Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

148-149 | 2017

LittÉRATURES & Sciences sociales en quête du réel

Gonzo-anthropologue

Gonzo-Anthropologist

Guillaume de Gracia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6697>

DOI : 10.4000/jda.6697

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 273-284

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Guillaume de Gracia, « Gonzo-anthropologue », *Journal des anthropologues* [En ligne], 148-149 | 2017, mis en ligne le 10 mai 2019, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6697> ; DOI : 10.4000/jda.6697

Journal des anthropologues

GONZO-ANTHROPOLOGUE

Guillaume de GRACIA*

Le statut d'écrivain-écrivant

Dans le cadre d'un travail de sociologie mené en 2015, j'ai redécouvert le texte – pourtant célèbre – de Roland Barthes, *Écrivains et écrivants* (1964 : 147-154). Le propos principal en est l'opposition entre les deux figures d'« écrivain » et d'« écrivant ». La première serait la figure d'un homme pour qui écrire est un verbe intransitif, qui « travaille sa parole » et « s'absorbe fonctionnellement dans ce travail », quand la seconde, serait au contraire celle d'un homme transitif qui « [pose] une fin (témoigner, expliquer, enseigner) ». À la fin de ce court texte, Barthes propose la formule : « écrivain-écrivant », « [...] un type bâtard [à la] fonction ne [pouvant] être [...] que paradoxale [...]. [...] l'écrivain-écrivant est un exclu intégré par son exclusion même, un héritier lointain du Maudit [...] » (*ibid*).

Un demi-siècle après, une nouvelle figure pourrait être ajoutée : celle de l'« écrivain-écrivant précaire ». S'il est toujours ici question d'être tenu à distance par la « société » en tant que précaire¹, il est tout autant question de constater que la tension que subissent les chaînes du contrôle réussit parfois à les tordre. C'est ce

* Anthropologue indépendant.
Courriel : gui.degracia@gmail.com

¹ Aujourd'hui, le néolibéralisme.

que Michel Crozier et Erhard Friedberg précisent lorsqu'ils écrivent que « [...] le pouvoir réside donc dans la marge de liberté dont dispose chacun des partenaires engagés dans une relation de pouvoir, *c'est-à-dire dans sa possibilité plus ou moins grande de refuser ce que l'autre lui demande* » (1977 : 69)². C'est selon moi parfaitement le cas avec l'actuelle lutte des précaires de l'Université organisés en collectif national il y a peu³.

C'est « armé » de ce statut auto-proclamé d'écrivain-écrivain précaire que mon approche de l'anthropologie a évolué depuis mes années de doctorat vers une perspective que j'ai décidé de nommer gonzo-anthropologie. Bien sûr, je ne m'en suis rendu compte que rétrospectivement.

Gonzo donc, parce que je me sens en totale osmose avec l'origine étymologique du terme qui viendrait du *slang* (argot) irlandais du sud du Bronx et désignerait le dernier homme debout après un marathon alcoolique ayant duré toute la nuit. La perspective d'être, non pas *the last anthropologist standing*, mais tout simplement encore droit dans ma discipline, malgré les déconvenues, la précarité et l'absence de statut, me paraît être un objectif en soi. Être et rester un « anthropologue debout »⁴.

Le gonzo première forme est un style journalistique inauguré par Hunter S. Thompson. Certes, son « écriture éjaculée et ouvertement subjective [...] ne tombait pas du ciel. Elle s'inscrivait, en l'exagérant jusqu'au grotesque, dans une tradition de grand journalisme d'investigation toujours à la lisière du roman, avec pour pères putatifs [...] Albert Londres, [...] Truman Capote et [...] Norman Mailer » (Azoury & Bernier, 2005). Reste que c'est bien Thompson dont on se souvient surtout, voire de son avatar cinématographique dirigé par l'ex-Monthy Python, Terry Gilliam, dans *Fear and Loathing in Las Vegas* (1998) : un Johnny Depp défoncé et frappadingue, totalement habité par son écriture.

² Souligné par les auteurs.

³ <http://precairesesr.fr/> (consulté le 17 avril 2016).

⁴ Y compris au sens que lui a donné le récent mouvement *Nuit Debout*.

Gonzo donc, parce que cette forme spécifique de journalisme est marquée par le sceau d'une subjectivité totalement assumée par son fondateur – jusque dans son engagement politique explicite – quitte d'ailleurs, à l'instar de Thompson lui-même, à multiplier la prise de drogues pour atteindre l'ultra-subjectivité. Lors d'un entretien avec le site *The Atlantic*, Thompson s'entend poser la question suivante : « Le journalisme objectif [est-il] la raison pour laquelle les hommes politiques sont corrompus depuis si longtemps ? ». Question à laquelle il répond : « Si vous examinez les grands journalistes de l'histoire, vous n'en trouverez pas beaucoup d'objectifs sur cette liste. [...]. Je ne comprends pas cette vénération de l'objectivité dans le journalisme. Après, il y a une différence entre mentir et être *subjectif*. » (Thompson, 1997)⁵.

D'un point de vue sociologique, Erick Neveu (2012) propose quatre caractéristiques qualifiant le journalisme gonzo : le caractère immersif des reportages ; un certain regard sociologisant ; des reportages longs se transformant souvent en livres une fois les articles de presse publiés ; une réflexion sur l'écriture en tant que telle.

Gonzo donc, parce qu'il existe une consubstantialité certaine entre cette vision, la littérature, les sciences sociales et l'engagement. Ce dernier point amenant les auteurs s'en revendiquant à adopter la première personne, ce qui est également mon parti pris pour cet article.

Vers la gonzo-anthropologie

J'ai réalisé en 2016 la communication suivante dans le cadre d'un colloque de l'université de Pau et des Pays de l'Adour : « Des piqueteros aux zadistes : émergence de l'horizontalisme et essence d'une alternative hétérotopique au capitalisme » (Gracia de, 2016).

L'« horizontalisme » est un concept que j'ai développé dans le cadre de mon doctorat ; un concept « antipolitique » qui se caractérise par cinq critères :

⁵ C'est l'auteur qui souligne. C'est moi qui traduis.

- La multiplicité (géographique ou politique) des acteurs et actrices en présence,
- Les pratiques d'action directe,
- L'autonomie revendiquée et concrète vis-à-vis des institutions publiques ou privées,
- L'horizontalité des pratiques (autogestion, assembléisme, démocratie directe),
- L'ancrage territorial.

Si l'horizontalisme constitue le débouché théorique de mes réflexions doctorales, je n'ai pas à proprement parler étudié la question *piquetera*, pas plus que la question zadiste. Du moins, pas de la manière dont on peut s'attendre à ce qu'elle le soit par un anthropologue « académique ». Des *piqueteros*, j'en ai rencontrés lors de mes séjours en Argentine. J'ai notamment pu me rendre dans certains quartiers de La Matanza (banlieue de Buenos Aires) et rencontrer des membres du mouvement Futrade y O⁶. J'ai également eu l'occasion d'assister à certaines manifestations et campements sur la Plaza de Mayo, rencontré des journalistes et anthropologues travaillant sur le sujet, et lu une masse conséquente de documents autour de ce mouvement afin de pouvoir contextualiser leur action dans le cadre de mon travail doctoral.

De même, je ne me suis pas rendu sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, ni sur celle du Testet mais j'ai eu la possibilité d'observer directement la ZIC (Zone d'interpellation chaleureuse), constituée de nombre de zadistes du Testet, qui s'est installée sur le campus de Toulouse Jean Jaurès (ex le Mirail) au cours de l'année universitaire 2014-2015. J'ai eu l'occasion, par ailleurs, de discuter avec des personnes s'étant rendues à la ZAD de Nantes, lu un certain nombre d'articles, vu plusieurs documentaires... Je me suis également entretenu avec des membres de la Campagne de réquisition, d'entraide et d'autogestion (CREA) toulousaine ou avec d'anciens

⁶ *Frente unido de trabajadores desocupados y ocupados* (Front uni des travailleurs désoccupés et occupés), petit groupe *piquetero* d'obédience trotskiste.

Indignados espagnols, deux groupes représentatifs de « l’horizontalisme ». Autant de « bouts » de terrain que, pour ma communication de février 2016, j’ai décidé de baptiser « micros-terrains » car nourris d’observations marginales, au sens de périphériques :

- Parce que ne correspondant pas à mon sujet central dans le cas des *piqueteros* ;
- Simplement fortuites dans le cas de l’observation directe de la ZAD du campus du Mirail ou dans le cas des discussions informelles avec tel ou tel militant de tel ou tel mouvement ;
- Marginales enfin, par le caractère totalement aléatoire que j’alloue à une partie substantielle de mes lectures qui m’apportent souvent des angles inédits, des perspectives et des analyses originales et alimentent ma réflexion générale.

C’est en tout cas ma précarité statutaire qui m’a conduit, dans le cadre de cette communication en 2016 ou cet article, à reconsidérer ces « micros-terrains ». Le télescopage d’expériences, lectures, entretiens, observations, idées, que j’avais collectés, ont fait surgir assez radicalement une démarche épistémologique qui m’autorise à essayer de leur donner une valeur heuristique tangible. Ce que peut-être je n’aurais eu ni le temps, ni l’envie de faire dans le cas d’une situation « stable ». Autrement dit, « l’attention flottante », nécessairement plus longue lors d’un temps chômé, permet de donner une nouvelle perspective à des éléments d’expérience puisés au gré des années passées qui ont, me semble-t-il, d’autant plus de valeur que, chemin faisant, je n’ai pas été soumis aux contingences voire aux travers propres à bien des terrains. Précisons qu’il n’y pas chez moi d’approche de ces micros-terrains qui soit « auto-valorisante », ou proche d’une « expérience mystique », pas plus qu’il n’y aurait « d’auto-analyse » (Olivier de Sardan, 2000).

L’écrivain est, selon les termes de Barthes, un clerc dont « l’activité » consiste à collecter les informations en vue d’en constituer un dossier. Ce travail, je l’ai effectué en appui à une « alternative hétérotopique » (pour reprendre le titre de ma communication). Dans cette proposition que d’aucuns comprendront

comme idéologique, on pourrait ne voir qu'un « geste », un acte intransitif pour reprendre la terminologie de Barthes. Pourtant, et c'est en cela que ma « qualité » de précaire bouscule et complète cette tension entre écrivain et écrivain, le geste nécessaire n'a pas pour objet de rester figé dans son essentialité, mais de se concrétiser dans le réel (y compris modestement) en proposant une démarche parallèle mais complémentaire entre écriture et « engagement », que je m'efforce de mettre en pratique par ailleurs. En cela, ma démarche rejoint le caractère proto-punk puis punk du gonzo dont le fondateur, Hunter S. Thompson, s'est présenté aux élections pour emporter la municipalité d'Aspen en 1970 avec un programme que l'on pourrait rapprocher de l'écologie sociale de Murray Bookchin⁷.

En cela, ma démarche peut être qualifiée de gonzo-anthropologie. Et si la précarité n'est pas le meilleur vecteur vers la littérature pour les intellectuels précaires – dont certains de mes camarades – qui versent dans une forme de nihilisme universitaire, tournant le dos à leur formation et n'utilisant plus ou si peu leurs armes intellectuelles... je peux affirmer que la littérature m'est une porte ouverte vers des possibles dans ma discipline.

Anthropologie de la libération

Je suis un anthropologue issu du courant de « l'anthropologie économique marxiste », ou « anthropologie de la libération », cette dernière appellation portant la marque de Pierre-Philippe Rey⁸ : « Le doctorat en anthropologie a été créé à Paris 8 en 1985 en même temps que le doctorat en sociologie. [...] Nous avons choisi le terme Anthropologie alors que la discipline officielle s'appelait Ethnologie, parce que ce dernier mot est totalement compromis avec le colonialisme (depuis son étymologie grecque d'ailleurs). »

⁷ Visant à lutter contre la spéculation foncière, à désarmer la police, à instaurer des modes de circulations doux (vélos, marche à pied)... Voir sur le sujet le lien suivant : <http://www.rollingstone.com/politics/news/the-battle-of-aspen-19701001> (consulté le 10 octobre 2016).

⁸ Qu'il baptise ainsi en hommage au livre de Philippe Lucas (1971).

(Rey, 2009). Un peu plus loin, il détaille : « Depuis dix ou douze ans j'ai proposé de présenter cette démarche anthropologique centrée sur la libération de toutes les oppressions et unissant étroitement la théorie et l'action sous la dénomination "anthropologie de la libération" » (*ibid*). « Ainsi, les anthropologues qui ont fait le choix de suivre l'école de la "libération" ont fait leur cette critique hégélienne d'un entendement qui "au lieu de pénétrer dans le contenu immanent de la chose... surpasse toujours le tout et se fixe au-dessus de l'être-là singulier dont il parle, c'est-à-dire qu'en fait il ne le voit pas" » (Hegel, 1941 : 47, cité par Rey, 2009).

J'ai donc décidé de « voir » mon sujet et d'assumer ma subjectivité, de supposer que cela ne nuirait aucunement à la compréhension de mes écrits, ni au fait que chacun puisse en tirer ses propres conclusions et, enfin, fait le choix d'un style compréhensible du plus grand nombre⁹.

« Collaboration » artistique...

À la fin des années 2000, les réflexions et pratiques de l'artiste Jan Middelbos trouvent une première expression (inaboutie selon l'auteur) dans un article au titre sous forme de préconisation, voire d'injonction : *Artistes au travail !* (2008 : 233). Il s'agit pour Jan Middelbos d'inciter les artistes à produire leurs œuvres depuis leur poste de travail afin de se garder d'un marché de l'art qu'il estime biaisé *de facto* par les enjeux financiers, tout en s'assurant des « faims de moi » décentes par l'exercice de n'importe quelle profession : vendre sa force de travail plutôt que son art. Les réflexions alimentant les longs échanges que nous avons pu avoir sont très certainement à l'origine de mes premières interrogations sur le caractère détaché (ou « non-engagé ») de la posture

⁹ Ce qui, il faut l'avouer, est souvent le cadet des soucis de nombre de nos collègues des sciences dites « humaines ».

d'anthropologue en tant qu'observateur, quand bien même celle-ci serait participante¹⁰.

Cette critique revient avec plus de verve sous la plume de Middelbos quelques années plus tard : « Investir un terrain d'enquête implique pour le sociologue – comme pour l'artiste – de s'ingérer dans un contexte qui lui est la plupart du temps étranger. Et on peut constater que les représentations réalisées par les artistes dans l'entreprise relèvent le plus souvent – en termes sociologiques – d'une observation plutôt que d'une observation participante. » (Middelbos, 2016).

J'ai expérimenté cette posture de l'artiste au travail en ayant en tête cette optique épistémologique que m'avait soufflée l'artiste : une sorte « d'anthropologue au travail ! », donc. D'autres que moi seront certainement arrivés aux mêmes résultats à partir de postulats ou de lectures/rencontres différents.

... Et premier terrain gonzo « rétrospectif »

En 2011, j'ai postulé auprès d'une première puis d'une deuxième entreprise sous-traitante d'ONG afin de devenir « recruteur de donateurs » (un travail que certains nomment simplement médiateur). Si la première fois, je n'ai pas passé le stade de la première semaine de travail, j'ai postulé à nouveau pour plusieurs semaines, et j'ai d'ailleurs très récemment réitéré l'expérience au sein d'une grande ONG. J'ai cependant été rapidement gêné par l'ambiguïté régnant au sein de cette profession des recruteurs. Ambiguïté entretenue par des entreprises qui, si elles recommandent de jouer la transparence, font porter à leurs salariés chasubles, pin's, casquettes, t-shirts ou k-way aux couleurs de l'ONG défendue le temps de la mission. Par conséquent, peu de passant(-e-s) posent la question de savoir si les recruteurs sont effectivement des militants bénévoles ou rémunérés. En parallèle, l'absence de caractère militant de ce métier

¹⁰ Une première salve de réflexions qui se gardait tout autant des pratiques du type *embedded anthropologists*. Sur cette dernière question, voir Julien Bonhomme (2007).

est assumée *de facto* par les dirigeants : « [I]es recruteurs passent d'une mission à l'autre, d'une ONG à l'autre, sans forcément croire à leurs actions respectives – nous avons des préférences : écologie, lutte contre le HIV, scolarisation... Sans compter que beaucoup d'ONG ayant recours à ces prestations sont largement dans le spectacle politico-humanitaire et que les recruteurs n'en sont pas dupes. Ils se retrouvent donc régulièrement à défendre des associations dans lesquelles ils ne croient pas vraiment, voire dont ils se méfient ! » (Gracia de, 2011).

Cette dichotomie entre la réalité et la vision fantasmée de ce métier dont je découvrais l'envers m'a assez rapidement convaincu d'écrire un article sur la question. Dès le départ, j'avais en tête le type de revue à laquelle je le proposerai, principalement du fait du format que j'avais retenu : un article relativement court, se fondant sur quelques semaines d'observation et de longues discussions avec mes collègues d'alors. Il pourrait être considéré plutôt « à charge », même s'il se voulait une analyse honnête et sérieuse. La forme se voulait peu académique, et je n'ai d'ailleurs pas avancé de titre universitaire particulier dans le chapeau de l'article où je suis présenté de la manière suivante : « Intellectuel précaire qui jongle entre RSA et petits boulots, l'auteur [...] se définit comme un militant [...]. » (*ibid*). Un militant choqué par ce que d'aucuns pourraient assimiler à une vision libertarienne de l'engagement. Par ailleurs, ce métier suppose le dévoiement du statut de militant *via* la substitution d'une relation politique entre la personne interpellée et le militant par une relation symboliquement (et parfois très prosaïquement) érotique : « [Je suggère] la métaphore suivante : la transaction recruteur/donateur s'apparente à une parade amoureuse durant laquelle le recruteur procède à son approche, usant de diverses techniques de séduction (babillage, drague, flirt) et conclue par l'union/orgasme représentée par la saisie du bulletin : promesse d'une bonne action qui sera source de satisfaction (donc de plaisir), marquée par le souvenir du recruteur qui personnifiera ce passage à l'acte. » (*ibid*).

C'est dans ces deux raisons fondamentales (la vision libertarienne de l'engagement et le dévoiement du statut du militant) que j'ai puisé l'envie d'écrire sur ce métier mais plus certainement, dans le dévoiement d'une dimension touchant chez moi à l'intime : le caractère militant. Ce qui explique aussi que je n'ai pas été depuis amené à écrire à nouveau sur un des « boulots » que j'ai pu avoir à prendre : faire de l'art ou de l'anthropologie depuis son poste de travail, certes ! Encore faut-il avoir la matière et l'envie.

Ce sont ces expériences, et les questionnements qu'elles ont suscités chez moi, qui me conduisent aujourd'hui à qualifier mon travail de gonzo-anthropologie se caractérisant par une triple exigence : une démarche épistémologique de la singularité (absence de statut, « micros-terrains »), une subjectivité gonzo (littérature, première personne), et une action concrète à l'instar de l'anthropologie de la libération et de l'objectif émancipateur qu'elle s'est fixée.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AZOURY P., BERNIER A., 2005. « Le style gonzo, un journalisme halluciné », *Libération* (22 février).

BARTHES R., 1964. « Écrivains et écrivants », *Essais critiques*. Paris, Éditions du Seuil.

BONHOMME J., 2007. « Anthropologues embarqués », *La Vie des idées* (4 décembre). URL : <http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html> (consulté le 20 septembre 2016).

CROZIER M., FRIEDBERG E., 1977. *L'acteur et le système*. Paris, Le Seuil.

GRACIA de G., 2011. « Recruteurs de donateurs : quelques éléments de réflexion sur un "nouveau" métier », *Offensive*, 31 : 10-11.

GRACIA de G., 2016. « Des piqueteros aux zadistes : émergence de l'horizontalisme et essence d'une alternative hétérotopique au capitalisme », proposition de communication pour les 2^e rencontres

Anthro-Pau-Logiques « *Regarder, Écouter, S'engager* » de l'UPPA des 11 et 12 février.

LUCAS S., 1971. *Sociologie de Frantz Fanon. Contribution à une anthropologie de la libération*. Alger, SNED.

MIDDELBOS J., 2008. « Artistes au travail ! », *N.O.I.R.* (1) : 233-246.

MIDDELBOS J., 2016. « L'"enquête artistique" : les méthodes de représentation artistique du monde du travail en question », *Images du travail, Travail des images* (dossier n°2), [en ligne] publié le 24 mai 2016. URL : <http://09.edel.univ-poitiers.fr/imagesdutravail/index.php?id=888> (consulté le 10 juin 2016).

NEVEU E., 2012. « " Nouveaux" journalismes d'enquête et sciences sociales. Penser emprunts, écarts et hybridations », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 12 : 225-243. URL : <http://traces.revues.org/5536> (consulté le 22 septembre 2016).

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2000. « Le "je" méthodologique (implication et explicitation dans l'enquête de terrain) », *Revue Française de Sociologie*, 41(3) : 417-445.

REY P.-P., 2009. « Qu'est-ce qu'une anthropologie de la libération ? (Le devenir des docteurs en anthropologie de Paris 8 originaires des pays du Sud) », *Les universités au temps de la mondialisation/globalisation et de la compétition pour l'excellence*. URL : http://www2.univ-paris8.fr/colloque-mai/Communications/Pierre-Philippe_Rey_anthropologies.html (consulté le 12 décembre 2015).

THOMPSON H. S., 1997. "Writing on the wall. An interview with Hunter S. Thompson", *The Atlantic*, URL : <http://www.theatlantic.com/past/docs/unbound/graffiti/hunter.htm> (consulté le 27 octobre 2016).

Résumé

La profession d'anthropologue n'est pas historiquement soluble dans la précarité. Pourtant, cette situation est le lot commun de centaines de milliers d'intellectuels dit précaires dont l'auteur de l'article fait partie qui

propose, à partir de cette position « post-scarcity », une nouvelle piste épistémologique fondée sur ce qu'il nomme micros-terrains : des « bouts » de terrains parfois glanés, parfois voulus, parfois fortuits, parfois recherchés qui en définitive, constituent un corpus suffisant pour en tirer quelque valeur interprétative.

Cette approche s'accompagne de la volonté de reconsidérer sa propre subjectivité, de s'engager à nouveau en faveur de la « libération » (au sens de l'école anthropologique éponyme), tout en cherchant à s'affranchir d'une certaine écriture académique. Un ensemble qu'il a décidé de baptiser gonzo-anthropologie.

Mots-clefs : Anthropologie de la libération, engagement, gonzo, micros-terrains, précarité, subjectivité.

Summary

Gonzo-Anthropologist

Historically, the profession of anthropologist is incompatible with precariousness. Nevertheless, this situation is common for hundreds of thousands of intellectuals, including this article's author, who proposes, from this post-scarcity position, a new epistemological track based on what he calls micro-fieldwork: fieldwork « pieces » at times gleaned, wanted, fortuitous, or sought out that eventually form a corpus strong enough for interpretation. Accompanying this new approach is the firm will to reconsider one's own subjectivity, to fight for the "liberation" of anthropology (in the sense of the eponymous anthropological school), while also trying to free oneself from a certain type of academic writing. The author has baptized this set of measures "gonzo-anthropology."

Key-words: Anthropology of liberation, commitment, gonzo, micro-fieldwork, precariousness, subjectivity.

* * *